

La cisaille

Jour émouvant et mémorable. Julien, le fiancé d'Émilie, dîne ce soir à la maison. Il faut bien faire connaissance, parler un peu de l'avenir, des champs, du bétail, de la ferme. Il a mis costume et cravate, Émilie sa robe à fleurs bleues. Apéritif, biscuits salés. On grignote du bout des dents, on veut faire bonne impression.

La mère enfin claironne :

– À table !

Nappe et vaisselle du dimanche. Le père est sérieux, mais jovial. Faut quand même parler affaires. Les femmes veillent au pain, au sel.

– Et le vin ! Émilie, ma fille !

– Oh pardon, je l'ai oublié.

– Celui de la barrique vieille !

Clin d'œil du père et pouce en l'air. Émilie descend à la cave.

Tandis que le flacon s'emplit, elle chantonne, elle lève le nez, et que voit-elle, là, au-dessus de sa tête, suspendue à un clou rouillé ? La cisaille de grand-papa, celle qui lui servait, jadis, à tailler les sarments de vigne. Voilà Émilie affolée, bouche ouverte, souffle coupé. « Mon Dieu, Seigneur ! », bafouille-t-elle. Elle coupe le sifflet du robinet de vin, se prend à deux mains les cheveux et reste là, pétrifiée comme une pucelle orpheline fascinée par un film d'horreur.

Là-haut, dans la salle à manger :

– Qu'est-ce qu'elle fabrique ? dit le père.

La mère, empressée :

– Je vais voir.

Elle trotte à l'escalier, descend.

– Eh bien, Émilie, ma petite, qu'est-ce que tu as ? Tu t'es fait mal ?

L'autre désigne la cisaille.

– Regarde, dit-elle. Oh, maman, tu te rends compte ? C'est affreux. Je vais épouser mon Julien. Nous aurons un amour d'enfant, intelligent, jamais malade. Et puis un jour, notre petit, je l'enverrai tirer du vin.

Elle renifle. Un sanglot lui vient. Elle glapit d'un ton d'évidence à faire peur aux poils des bras :

– Si la cisaille de grand-père lui tombe dessus, il est mort !

– Seigneur ayez pitié de nous, marmonne sa mère, effarée. Je n'avais pas pensé à ça.

Elle prend sa fille dans ses bras, caresse ses cheveux, la berce, et les voilà toutes les deux, maintenant, qui se tricotent pour bientôt du grand malheur inévitable.

Là-haut, dans la salle à manger, le père perd soudain patience, ôte sa serviette du col et va brailler dans l'escalier :

– Alors, bonnes femmes, ça vient ?

Et qu'entend-il ? De vagues plaintes. Les marches sont lisses, mouillées. Il glisse, tombe, rebondit et parvient en bas sur le cul.

– Mais enfin, que vous arrive-t-il ? Un accident ? Un bras cassé ?

La mère explique. La cisaille, l'enfant d'Émilie et Julien. Lequel ? Enfin, ne sois pas bête, celui qui leur viendra, bien sûr, si mignon, et si serviable. Un jour ou l'autre, c'est fatal, on l'enverra tirer du vin.

– Oui, et alors ? dit le papa.

Les deux ensemble, exaspérées :

– Et si elle tombe, la cisaille ?

Le cœur du père se lézarde, craque, s'effondre.

– Il sera mort.

– Il a compris, concluent les femmes.

Et les voilà trois, désormais, à se ruminer dans le noir l'enterrement du petit prince.

Julien, dans la salle à manger, ne sait que penser. Il pianote. Il décide d'intervenir. Il a dû se passer, en bas, quelque chose d'abominable, sinon ils seraient remontés. Il s'aventure, prudemment. Il risque une tête. Il appelle. Il palpe le mur. Il descend. Son futur beau-père l'accueille, en deux mots le met au courant. L'autre écoute comme un docteur. Il hoche la tête. Il sourit. « Voilà l'occasion, pense-t-il, d'impressionner la compagnie. » Il dit :

– Allons, ce n'est pas grave. J'ai la solution. Elle est là.

Il se cogne du doigt le front.

– Dès que nous serons mariés, je ferai murer cette cave.

Et tandis qu'ils remontent au jour :

– Mon mari, dit la bonne femme, voilà ce que j'appelle un homme rassurant. Notre Émilie a de la chance.

Elle soupire, ses yeux s'embuent.
– Elle sera heureuse, elle, au moins.